1 EDOUARD

Des hurlements. Les cris d'Ali me sortent de mon sommeil. C'est trop le bordel pour continuer de pioncer. J'ouvre les yeux, je jette un coup d'œil sur l'écran de mon téléphone portable. Putain, il est 7 h 46. Un samedi, ça fait chier de se faire réveiller si tôt par les cris de ma meuf. Ali est dans la salle de bains. Je comprends bien qu'elle s'est enfermée pour respecter mon sommeil, mais là, elle n'a aucune conscience de son niveau sonore. Je devine qu'elle s'engueule avec son boss, c'était sûr que ça allait finir par péter cette histoire. Je suis éclaté. Peut-être que je devrais profiter d'être réveillé pour bosser sur ma pub. Rien que d'y penser, mes douleurs à l'estomac m'attaquent. J'étends péniblement mon bras vers la table de nuit et chope mon Mac Book Air qui me semble peser une tonne. Avant de commencer de taffer, j'ai pris une sale habitude : le réflexe Facebook. Ça me permet de voir les grandes lignes de l'actualité mais aussi et surtout de connaître les grandes lignes

de la vie de mes potes. Marie a posté un GIF de Wonder Woman qui attrape un mec par les pieds et le propulse dans les airs. Pour foutre un truc comme ça, c'est qu'elle a dû se prendre la tête avec Yanouv. Je like pour lui faire plaisir. Mathieu a encore foutu une photo de sa gamine en train de manger des corn flakes. Passionnant. C'est vraiment par amitié pour lui que je like. De toute façon quand c'est pour les potes, en général je like. Je parcours mon mur. Mon cerveau, à la vitesse de l'éclair, analyse en quelques fractions de seconde des vingtaines de pages, et survole une dizaine d'articles tous plus inconséquents les uns que les autres. Facebook, c'est quand même un beau nid de merde. Mais ça me détend. Mes yeux s'arrêtent sur un article de Sea Shepherd. Paul Watson raconte comment ils ont libéré des dizaines de baleines prises au piège dans des filets de pêche au Japon. C'est captivant. Dément. Paul Watson. J'adore ce mec. Un véritable héros des temps modernes. C'est un vrai mec, avec une vraie vie. Il a d'ailleurs exactement le genre de vie que j'aurais rêvé d'avoir, mais que j'ai pas. Depuis la mort de ma sœur, j'ai peur de pas mal de trucs. En fait, j'ai peur de tout. Tout ce qui peut bouleverser ma petite vie équilibrée me fait flipper. L'article est excellent. Je clique sur partager et je mets en statut : «Merci à ces gens pour leur courage de se battre pour faire respecter la loi.»

Direct j'ai des likes et certaines connaissances commencent même à commenter mon post. Je suis

trop fier. Depuis pas mal de temps, je partage uniquement des trucs sur le climat, l'écologie, le respect de l'environnement. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me racheter une conscience. À force de tout faire pour vendre de la merde à tout prix : voitures, rasoirs, portables, parfums... j'ai l'impression que ça me rachète un peu de partager ces articles. Une pub pour Volkswagen = un article contre les particules fines. Une pub pour Orange = un article contre les ondes. Et ça me fait du bien. Ça me donne l'impression de recréer un équilibre. Messenger me signale un message de Marie : «Doud t'es réveillé?» Putain, c'est insupportable, tu peux plus ouvrir une application sans être fliqué. Elle voit que je suis en ligne, du coup je me sens obligé de lui répondre : «Oui. Pas le temps de parler. Je pars bosser.» Je passe une main sur mon visage bouffi par le trop peu de sommeil, et je m'arrache difficilement du plumard. J'ai dormi même pas cinq heures. Dans mon corps, j'ai l'impression d'avoir mille ans. D'être à trente-sept ans déjà complètement pourri de l'intérieur. Faut vraiment que je me calme avec le stress du boulot. Je vais me faire un ulcère. Je déplie mes chaussettes que j'ai laissées en boule au pied de mon lit, j'enfile mes vieilles Birkenstocks. Mon portable vibre dans ma poche. C'est un texto de Marie. «Doud, c'est urgent.»

J'ai compris. Elle a dû, pour la énième fois, se faire plaquer par Yanouv parce qu'elle est chiant. Marre, je suis pas son psy. Je réponds un :

«Te rappelle plus tard.» Je me traîne jusqu'à la salle de bains. Ali est assise sur le rebord de la baignoire. Elle hurle dans son téléphone. Son boss en prend plein la gueule. Les veines de son cou sont gonflées à bloc. À chacun de ses cris, je me dis qu'il y en a une qui va exploser. Soudain, Ali se tourne vers moi. Je lui fais un clin d'œil et un petit signe de la main pour lui dire de baisser d'un ton. Ali me fait un doigt d'honneur et disparaît dans la pièce d'à côté. Ça me fait rire. C'est un truc que j'aime bien chez elle. Elle ouvre sa gueule quand elle a envie de l'ouvrir, elle ose, elle laisse rien passer. J'aime son immédiateté à la réaction. Voilà, c'est ça. Moi j'adore. J'adore, parce que j'admire. J'aurais rêvé d'être comme ça. Et je ne suis pas comme elle, tout simplement.

Je me regarde dans le miroir au-dessus de l'évier. Chaque matin, j'ai le sentiment d'avoir une nouvelle ride qui apparaît. Je trouve que depuis que j'ai trente piges, la vieillesse s'accélère un peu plus chaque jour. J'ouvre un tiroir et j'en sors un pot de crème Nivea pour bébé dans lequel j'ai transvasé une crème antirides. Je cache évidemment à Ali que j'ai acheté une crème antiâge. Ça fait vieille dame. Surtout que, sur le pot, il était écrit un truc du genre : *crème de jour qui répare les peaux matures*. J'ai pas envie de lui rappeler tous les jours que j'ai quinze ans de plus qu'elle. Soudain, Ali revient en trombe dans la salle de bains. Son kit mains libres planté dans les oreilles, elle explique à son patron

ce que c'est que le respect. Je peux pas m'empêcher de ricaner. Le type à cinquante ans de plus qu'elle mais elle lui fait un cours de morale sur la loyauté. Elle me tend un bout de papier sur lequel elle a écrit : «il est où mon short avec le trou??? STP».

Je traverse machinalement l'appartement et je vais récupérer son short tout au fond du grand panier à linge sale, coincé entre la table et le frigo de la cuisine. Ali le prend sans se soucier qu'il n'ait pas été lavé depuis des semaines et l'enfile. Elle n'accorde pas encore une grande importance à l'hygiène. Je dis rien. Je me souviens ce que c'est d'avoir vingt ans. Sauf que moi à vingt ans, c'était ma mère qui lavait mes fringues.

Mon téléphone me signale un texto. Puis deux, puis trois. J'ai une explosion de messages qui s'affichent sur mon écran. C'est encore Marie. Mais quel boulet! «Doud rappelle!»; «maintenant»; «urgent». Soudain, j'entends un gros boum. Ali vient de shooter violemment dans la porte de la cuisine. Elle est déchaînée ce matin. Elle menace son patron de lui envoyer son mec si jamais il ne la paye pas. En l'occurrence, son mec, c'est moi. Qu'est-ce qu'elle vient me mettre dans cette histoire? Je sais pas me battre moi! Son boss a clairement la réputation d'être un sale type, mais elle, elle s'en cogne. Elle me met au front. Rien à foutre. C'est sur ces petits détails que je me dis qu'elle est immature parfois. J'arrache d'un revers de la main une feuille de papier de l'imprimante et

lui écrit : « calme, j'ai peur moi ». D'un coup d'œil rapide, Ali parcourt mon mot. Elle me l'arrache des mains, me mate avec un petit rictus que je connais par cœur, coince le téléphone entre son oreille et son épaule, fait une boule avec la feuille de papier et la balance dans la poubelle avec l'habileté d'une basketteuse. Je me vexe. C'est vrai, j'aime pas ça. Je sais que j'ai raison. Ali vient d'avoir vingt-deux ans. Son patron a trois mois de retard dans le paiement et Ali lui parle comme s'il venait de commettre un crime digne d'une sanction pénale. Moi, je trouve qu'à son âge on se doit d'avoir un peu plus de respect pour son employeur. Quand bien même ce type profite clairement de son pouvoir, c'est comme ça, faut passer par là.

Ali raccroche et change de visage. Elle s'avance vers moi, prend ma tête dans ses mains et embrasse mes lèvres à pleine bouche.

— Il m'a dit comme d'habitude, qu'il me payerait la prochaine fois. Je peux te dire que s'il me paye pas la semaine prochaine, je danse pas! Je monte sur scène tout habillée et je ne bouge plus. Mieux, je me mets un gilet jaune avec une petite pancarte « en grève » autour du cou.

Parce que j'ai quelques heures de vol de plus qu'elle, j'ai envie de lui donner des conseils. Je lui recommande vraiment d'entretenir au maximum de bonnes relations avec cet homme qui fait un peu la pluie et le beau temps dans le monde de la nuit.

La plupart du temps, mon avis compte vraiment. Sauf que là, pas du tout. Elle me regarde avec une espèce de mépris adolescent. Elle me trouve déprimant. Sans valeur. Faible. Hypocrite. Peureux. Je me prends une douche d'insultes. Même pas je riposte. Pour elle, ce mec est une sombre merde. À cause de lui, elle a pas une tune. Il se comporte mal, et elle ne voit pas pourquoi elle devrait se taire. Pouvoir ou non, il doit être traité comme n'importe quel connard.

— D'abord, si tu réfléchis, ça sort d'où l'exploitation? C'est nous les responsables. À force de laisser les porcs abuser, ils deviennent les maîtres. Tu crois pas?

— Faut faire attention à qui on parle, c'est tout. Être un peu politique. Je veux juste que t'aies pas d'ennuis avec lui, that's it baby.

— Je sais pas, toi... pour tes pubs, t'es payé. Et moi t'es en train de me dire d'accepter de ne pas être payée.

— C'est juste un code de hiérarchie, moi à ton âge, j'étais stagiaire et...

— Toi, à mon âge, t'étais entretenu par tes parents. On n'a pas tous ce privilège.

Quand Ali est en colère, il ne faut plus parler et la laisser redescendre. C'est ce que je fais. Je ne parle plus et je me mets au lit. Elle m'a épuisé. En plus, je me dis qu'elle n'a pas tort. Faut parfois se battre pour se faire respecter. Moi, c'est juste que j'aime pas les conflits. La couette remontée

jusqu'au nez, j'espionne ses allées et venues. Quelle beauté. Elle a la grâce. Je pense vraiment qu'Ali fait partie des beautés qui font l'unanimité. En fait, elle a une gueule, Ali. Un visage dont chaque élément pourrait sembler imparfait, mais étrangement, dans cette imperfection, tout s'accorde. C'est ça la beauté. Ce qui ne ressemble à rien d'autre. Je l'observe, elle se met délicatement du rouge sur les lèvres face au grand miroir surplombant la cheminée de la chambre. Elle est contrariée, je le sens. Ali est rarement attentive à son image. Rarement elle passe autant de temps devant une glace. Ça lui ressemble pas. Avec son short moulé jusqu'au-dessus du nombril, son tee-shirt collé à sa poitrine, son petit foulard à son cou... elle est trop sapée. Trop maquillée. Je sens qu'elle a un vrai besoin de se plaire. Peut-être que c'est pour me plaire. Ou alors, tout ça, c'est pour Chloé. Je sais qu'Ali a une admiration infinie pour Chloé. Et je la comprends.

— T'es belle.

— Vraiment? Je me sens laide. J'ai des cernes énormes.

— C'est ça de ne pas dormir la nuit... Comment c'était?

— Comme d'habitude. Mais j't'avoue que j'ai hâte d'être engagée sur un vrai truc.

— C'était un enterrement de vie de garçon?

Ali rapproche son visage du miroir et fait une grimace.

— J'aime pas ma tête du tout...

Ali disparaît dans la salle de bains. Je prends mon ordinateur et j'ouvre mes mails. Rien à foutre, je bosse au lit. Faut absolument que je trouve les décors pour la pub. Je fais défiler des photos de divers lieux de repérages que mon assistant vient de m'envoyer. Mais quelle tannée ce mec. J'en ai marre, c'est pas du tout ce que je veux. Je cherche un pont désaffecté et ce con m'envoie des photos du pont des Arts et du Pont-Neuf. Non mais sérieux. C'est pas compliqué pourtant. Ça y est, j'ai la boule au ventre. En fait, je m'aperçois que plus j'avance dans l'âge et moins j'ai de résistance. J'arrive plus à garder mon calme. À la moindre contrariété, je rentre en état d'angoisse. J'ai de moins en moins l'impression d'être dans la vie, mais toujours dans ma tête, préoccupé par des conneries de boulot. Ma messagerie m'indique un nouveau mail. C'est encore Marie : « Appelle-moi, now. » Non mais le cauchemar cette nana. Elle sait plus comment faire pour me joindre. Si je réponds pas, je la connais, elle va pas me lâcher et me harceler. Je prends mon portable et je l'appelle :

— Ouais dis-moi... tu vas me traquer toute la matinée, là ?

— Doud, t'as vu ?

— Vu quoi ?

— Ah OK. T'as pas vu. Je me doutais. Bon, t'as le temps d'un café ?

— Marie, je suis en prépa, je tourne dans une semaine. J'ai pas le temps là, tu me saoules.

— Doud, c'est vraiment important.

— Bon, ben dis-moi. Je suis censé avoir vu quoi ?

— Non, non, pas au téléphone. Vaut mieux qu'on se voie.

— T'es insupportable avec ton suspense pourri. Dis-moi !

— Non mais laisse tomber, je te dis. Faut avoir du temps devant nous. C'est trop grave pour t'en parler là, comme ça, par téléphone.

Marie elle a le don pour teaser et attiser ta curiosité. J'ai pas le temps, mais j'ai envie de savoir, là, maintenant, tout de suite. Fait chier.

— Ok, vendu. Je te retrouve dans trente minutes au café.

Je raccroche. Je suis tellement débordé que je regrette déjà d'avoir accepté. Comment je vais faire pour gérer cette journée. Il me reste que quelques heures avant mon rendez-vous clients, et rien n'est prêt. Soudain Ali plonge sur moi. Elle m'emprisonne de ses bras et promène ses lèvres sur mon visage. Elle sent bon. Je glisse une main dans son short puis dans sa petite culotte pour venir chercher son sexe. Ça me ferait tellement du bien de faire l'amour. En une fraction de seconde, je bande. Ali me repousse gentiment.

— J'ai pas le temps. Je vais vraiment louper mon train.

Je sens tout mon sang monter dans ma tête et dans mon sexe.

— J'ai envie...

— Alors, retrouve-moi ce soir.

Je déboutonne rapidement son short et tente de lui retirer.

— J'ai envie d'être en toi.

Ali repousse ma main.

— Je te fais tout ce que tu veux, si tu viens ce soir.

— Mais je peux pas, j'aurai jamais fini à temps. Demain...

Ali, avec son air mi-capricieux mi-taquin, pose une main chaude sur ma queue.

— Non, ce soir... Demain, c'est trop tard, t'auras rien.

— Mon ange, j'adorerais mais j'ai un rendez-vous aujourd'hui pour la pub.

— Travail. Travail. Travail. La perte du sens.

Soudain, Ali pousse un cri quand elle voit sur l'horloge du Mac : 8 h 30. Elle se redresse d'un coup sec et disparaît en courant dans le salon, son froc encore aux genoux.

— Si je loupe mon train, c'est de ta faute.

— Non, si tu le prends, c'est grâce à moi.

Je chope un billet de cinquante euros dans la poche de mon pantalon. Ali a déjà mis son sac sur les épaules, elle me regarde, gênée. Je sais qu'elle déteste que je lui file de la tune. Devoir quoi que ce soit, à qui que ce soit, elle aime pas.

— T'inquiète pas, Volkswagen, c'est de l'argent sale.

Le visage d'Ali se détend, elle prend les cinquante euros et les range soigneusement dans sa poche. Je saute du lit à poil, et prends les devants pour lui ouvrir la porte. Je sais que ce genre de truc la fait marrer. Je suis là, face à elle, au garde-à-vous, tout nu dans le couloir de l'immeuble. Ali explose de rire. Ce rire généreux qui invite à rire. Je regarde Ali s'éloigner rapidement dans le couloir, puis disparaître dans les escaliers.

— Mon amour ?

La tête d'Ali réapparaît.

— Je vais tout faire pour arriver ce soir. Embrasse Niels et Chloé pour moi.

Ali me regarde tendrement. Je vois qu'elle détaille mon corps avec amour. J'aime ce regard si doux qu'elle pose sur l'homme que je suis. Elle part. Je ferme la porte d'un coup de pied. Faut que je me speede. Je traverse mon deux-pièces en courant. Pas le temps de prendre de douche. Pas même le temps de me faire couler un café. J'enfile mon pantalon de costume XXL de chez Uniqlo, ma paire de Vans déglinguée, mon bon vieux tee-shirt flingué d'un concert de Nathaniel Rateliff, ma veste en jean un peu trop large pour moi, je fous mon bonnet bleu marine sur ma tête et je chope au vol mon paquet de clopes sur mon pieu. Je me jette un coup d'œil rapide dans le grand miroir du salon. J'ai vraiment le look du bobo parisien type. Je suis l'exact pomme *C*-pomme *V* de tous ces branleurs de pubards. Mes parents ont fait du bon

boulot. Légion d'honneur. Je mets mon ordinateur dans mon sac à dos, et parcours du regard le salon pour m'assurer d'avoir rien oublié. Je claque la porte de chez moi, et dévale l'escalier. Je me demande ce que Marie a de si urgent à me dire.